

L'instinct et la magie

Ita

Je te salue, Marie.

Marie

Allô, p'pa !

Ita

J'ai choisi ce pseudo, Ita, parce que quand tu étais ici, physiquement, c'est comme ça que tu prononçais « Christian ».

Marie

Oui, je me souviens. C'est *cute*, Ita.

Ita

Dans ta bouche, maman s'appelait Pance et Félix, c'était Blitt. Je te parle depuis le premier jour, tu sais. Depuis tôt le matin du 29 septembre 1985.

Marie

Je sais.

Ita

Nos premières conversations devaient être inaudibles. J'avais mal partout. Au cœur, à la tête, à l'âme, à l'estomac, dans le dos, partout – même aux jambes. Il n'y avait pas une seule cellule de mon corps qui n'était pas en pleine crise. Pendant très longtemps, j'étais certain que ces contacts avec toi n'étaient pas réellement des conversations, mais des monologues, à voix haute ou en silence. Je croyais que tu étais le récepteur et moi, l'émetteur. Je parlais et tu écoutais. Peut-être...

Marie

Fallait aussi que j'apprivoise mon nouvel « état ».

Ita

J'en étais *fucking* certain.

Depuis, nos conversations ont bien évolué. On se parle à tous les jours, souvent au lit, quand je prends mon élan vers le pays des rêves – qui, comme tu le sais, est toujours un univers important pour moi : j'ai même écrit trois livres avec le rêve

en toile de fond. Mais ça peut aussi arriver au milieu d'une journée, sans que je ne l'aie prévu.

La conscientisation de cet important changement dans ma relation, dans mon rapport avec toi, c'est arrivé à une date et à une heure précises. Je te le donne en mille : de 16 h à 17 h 30, le lundi 28 mai 2018. Je vais élaborer sur ces 90 minutes un peu plus tard. J'étais en compagnie d'un homme de mon âge que je connaissais à peine. Depuis ce jour, je sais que tu me parles aussi, que tu me réponds et que c'est même souvent toi qui amorces nos discussions.

Marie

Il était temps que tu allumes, p'pa.

Ita

Ouais. Bon. Je suis heureux que cet homme m'ait fait comprendre que quand je parle avec toi, ce n'est pas une communication à sens unique. Ça change ma perspective. Ça change la donne. Je t'envoie la balle et tu me la renvoies.

Ma préoccupation n'est plus de savoir si tu vas me parler aujourd'hui, mais quand, et de quoi il sera question. Conséquentement, j'ai toujours hâte de me réveiller. La plupart du temps, c'est aux petites heures du jour, quand le soleil me fait signe, juste ici, à gauche de la fenêtre de ma chambre. Vers 3 h 30, 4 h. C'était l'heure de ton envol, en 1985, en route vers ce nouveau chapitre de ton histoire, vers ta nouvelle dimension.

Je dis « ton envol » parce que je n'ai jamais voulu (ou pu) utiliser les mots « ton départ ». Parce que pour moi, tu n'es jamais partie. Ou pire encore : « ta mort », parce que selon moi, tu n'es jamais morte. Je déteste ce mot-là. Il est dégueulasse.

Tu sais que je suis fasciné par les oiseaux, et l'image de l'envol est très semblable à l'idée que je me fais de ce matin du 29 septembre 1985. Normalement quand les parents-oiseaux jugent que l'oisillon peut commencer à se débrouiller, ils le poussent en dehors du nid ; dans ton cas, on ne t'a pas poussée : tu es partie – et par en haut. Un envol, donc. Tu te souviens de cette nuit-là ?

Marie

D'après toi ? C'est sûr que je m'en souviens. Et ça s'est passé exactement comme tu dis : vers le haut.

Ita

Tu sais, Marie, je me suis toujours posé mille questions à propos de ce 29 septembre 1985.

Deux événements (et je me doute que tu sais lesquels...) m'ont toujours turlupiné, préoccupé.

D'ailleurs, ce qui est difficile à concevoir quand je te parle, c'est le fait que tu saches tant de choses.

Non seulement as-tu été témoin de tout, mais je suis aussi certain que tu as mené un peu ma vie depuis ton départ, comme si tu étais le capitaine du bateau familial.

Disons plutôt le guide, juste aux côtés des cinq capitaines. On a traversé des tempêtes, mais pas tant. Tu connais les fonds de notre océan, tu sais tous ses vents, ses vagues, son caractère ; tu sais y naviguer quand il est calme ou intempes-tif. Tu connais ses teintes, ses récifs et ses îles cachées, sur lesquelles on est si heureux depuis toujours, maman, Félix, Francis, Simon et moi.

Marie

Reviens donc à ces deux questions qui te turlupinent, p'pa.

Ita

Tu vas faire comme ta mère, Marie, et tu vas me dire que je radote. Si c'est comme je pense et qu'en effet, tu es devenue omnisciente, ce sera le festival du radotage pour toi, je t'avertis...

Marie

Ça ne me dérange pas, le radotage. Pas du tout, même. C'est comme si tu me faisais regarder un album-souvenir pour une énième fois. Ou comme un enfant qui se fait raconter *Le Petit Chaperon rouge* mille fois. On ne s'en lasse pas. Radote comme tu veux, p'pa, j'aime ça !

Alors, ces deux questions ?

Ita

Ben, ça me gêne un peu. C'est moi qui mets cette conversation par écrit. Les lectrices et lecteurs vont se dire que, dans le fond, je parle tout seul.

Marie

Toi, penses-tu que tu parles tout seul ?

Ita

Non, je sais que je te parle pour vrai. Ce que j'ai toujours pensé, c'est que tu m'habites. Tu es en moi. Tu es une partie intégrante de qui je suis devenu. C'est à cette « partie intégrante » que je parle. Je ne connais pas la profondeur de cette partie de moi. Je ne prétends pas que je la connaîtrai complètement, non plus. Bref. Mes fameuses deux questions sont d'ordre plutôt ésotérique. Et technique. Je veux juste savoir si mes réflexions ont un quelconque sens.

Marie

Pour les questions techniques, tu devrais demander à Simon, mon génie favori. Il a une explication et une solution pour tout. Il est trop fort.

Ita

Je ne sais pas si Simon serait en mesure de me répondre. Il est bien ancré dans la réalité des choses, il est très en contact avec son corps, mais son cerveau demeure très discret pour les questions plus spirituelles. C'est sûr qu'il doit avoir des croyances dans sa vie intérieure, mais il n'en parle jamais. Son jardin est très secret. Ce qui le distingue, c'est sa soif de tout comprendre, de tout savoir. C'est un vrai scientifique. Un scientifique de haute voltige, même. Et sa propension à la perfection est insouvenable. En tout lieu, tout sujet, à tout moment.

Marie

P'pa, tu t'égares...

Ita

Je le sais. Ce qui me mystifie, c'est plutôt de l'ordre de l'inexplicable. Tu es bien placée pour démystifier les mystères, non ?

Marie

C'est toi qui le dis. Moi, je ne fais surtout qu'aimer, aider et protéger les miens. Ce n'est pas si mystérieux. L'amour est simple, papa. Simple et facile.

Ita

À ce chapitre, tu fais une sacrée belle job, Marie. Mais selon moi, c'est bien plus mystérieux que tu le dis. Tout le monde est heureux ici, dans notre famille. Évidemment, par moments, nous nous posons des questions difficiles et nous avons des doutes quant à demain, ou même quant à hier. Nous faisons face, chacun de notre côté, à des situations préoccupantes, parfois stressantes ou troublantes, à des événements imprévus ou insécurisants. Mais le soleil revient toujours. Comme si, sans en être conscients, on savait d'instinct que l'issue du problème allait nous apparaître, tôt ou tard, et qu'au bout du chemin, si escarpé et difficile soit-il, tout irait pour le mieux.

Juste un exemple : maman a mené une bataille contre le cancer l'automne dernier. Eh bien, le cancer a mangé la volée. Maman l'a mis K.-O. Elle l'a battu, je ne dirai pas « facilement », mais clairement, sans aucun doute possible. Ça, je peux l'affirmer. Elle a eu peur, bien sûr, mais elle a foncé tête première et elle a gagné courageusement. On lui a enlevé son système reproducteur. Ses entrailles : aux vidanges.

Marie

À l'automne, elle avait peur, mais je savais que ça allait bien se passer. Elle ne te l'a pas dit, mais on s'est parlé, elle et moi, à ce moment-là. Elle aussi me parle régulièrement, mais il y a toujours des sanglots dans sa voix, une gorge serrée, un sentiment de rage. Un goût de vengeance aussi. Elle n'a jamais accepté mon destin. P'pa, pour une dernière fois : tu as des questions ?

Ita

Bon, OK. J'y suis. Désolé, je digresse tout le temps.

En fait, je veux savoir si tu savais d'avance que tu allais t'envoler. Je veux dire, le savais-tu longtemps avant le 29 septembre ? C'est qu'il y a ces deux événements qui me laissent penser qu'il est possible que tu aies vu venir le coup. J'en ai parlé à quelques personnes, même si le « sujet de Marie » est toujours un peu délicat. Tu peux sûrement le comprendre, mais quand je parle de toi, j'ai l'impression que ça crée toujours un malaise. Je n'ose même pas parler de toi à tes frères, surtout pas à Félix. Francis, le sauveur, serait un peu plus ouvert, mais je ne suis pas confortable. Je sens un malaise avec Simon aussi. Ma sœur Danielle, ta tante, ne trouve pas que c'est l'idée du siècle de continuer à parler de toi. Elle croit, peut-être avec raison, que c'est tourner le fer dans la plaie. Les deux seules avec qui le sujet est le bienvenu, c'est ma mère, ta grand-maman Henriette, et France. Et toi, bien sûr.

Marie

Je pense que je sais à quels deux événements tu fais référence. Et je ne peux pas répondre parce que je n'en ai aucune idée. Tu parles de la crise du cap Pelé et de ta cousine Loulou ?

Ita

Exact. Je savais que tu savais de quoi je parlais.

Marie

Je savais que tu savais que je savais de quoi tu parlais.

Ita

Arrête tes folies, veux-tu, Marie...

Marie

C'est toi qui as commencé, p'pa.

On n'a plus le droit de rire, maintenant ? Tu sais que j'aime rire.

Ita

Si je le sais ! Ton rire, c'est le plus beau son que j'aie entendu dans ma vie ! Tu te souviens quand je te chatouillais les côtes, sur le grand sofa du salon, celui qui pesait 12 tonnes ? J'adorais tes éclats de rire. Tu en perdais presque le souffle.

Mais on ne se le cachera pas : à part ces moments-là de rigolade, tu étais une petite fille sérieuse, toujours à l'affût de quelque découverte ou d'un autre défi (illicite) à relever. Avec le recul, tu me fais tellement penser à Simon, par bouts : il était aventurier, tout jeune enfant, méga curieux, à la différence que lui, il respectait l'autorité et les consignes... Chose certaine, tu étais beaucoup moins ricaneuse que Félix.

Marie

Ce n'est pas le défi du siècle d'être moins ricaneuse que Félix : il rit tout le temps ! Je l'aime mon jumeau, tu ne peux pas savoir à quel point. Et il est si beau. C'est le plus beau jumeau au monde. Et c'est le mien ! Mon jumeau à moi. *Don't touch* mon Félix.

Ita

Parfois, il agit encore comme s'il était un enfant : il a 35 ans et il fait des culbutes, il improvise des petites danses, des ritournelles, il fait des niaiseries. Il écrit des grossièretés dans notre groupe Facebook familial. Il est toujours heureux quand il y a des enfants autour de lui, il s'amuse beaucoup avec eux, en particulier dans une piscine. Et ça marche aussi dans l'autre sens : les enfants sont attirés par lui. Ils savent d'instinct qu'il les aime et qu'il est bien avec eux, en paix. Ils savent qu'il est un enfant lui aussi, fondamentalement.

Marie

Revenons à nos moutons, veux-tu ? Quand j'ai explosé sur cette plage du Nouveau-Brunswick, c'était mon instinct animal qui voyait le tsunami qui s'en venait. Des animaux comme les oiseaux, certains insectes, les chats, les éléphants et les poissons savent qu'une grosse tempête, un tremblement de terre ou une autre catastrophe naturelle s'en vient : ils se sauvent, se cachent ou hurlent. Or, l'homme, ce grand connaissant, ne peut expliquer ni pourquoi, ni comment. On dit que c'est leur instinct de survie ou un sixième sens très aiguë. Savais-tu qu'en 1902, en Martinique, plusieurs jours avant l'éruption de la montagne Pelée, tous les animaux ont fui

les abords du volcan... mais pas les humains? Résultat : sur 40 000 habitants, un seul survivant : un prisonnier, protégé par les murs de sa prison. Les animaux : tous sains et saufs. En 1959 à Fréjus, en France, les chats se sont enfuis des maisons avant que le barrage, construit en amont de la ville, ne s'effondre : 400 victimes humaines, pas un seul chat ! Toujours en France, en 1999, dans les Vosges, avant l'arrivée de la tempête Lothar, des chevreuils ont quitté le fond des forêts pour se regrouper dans les clairières. En décembre 2004, un parc national du Sri Lanka a été dévasté par un tsunami. Des vagues monstrueuses ont envahi les lieux comme une armée de barbares. Sur plus de 200 éléphants et de nombreux autres animaux vivant dans ce parc, pas un seul n'a été tué par le raz-de-marée. Je répète : aucun éléphant n'est mort, ni le moindre lièvre.

C'est un peu la même chose pour moi, je crois : quand il y a eu cette grosse fête de famille, six mois avant le 29 septembre, pour souligner le départ d'oncle Yvon le missionnaire pour les Philippines, pourquoi ai-je été instinctivement attirée par ta cousine Loulou, que je n'avais pourtant jamais vue ? Pourquoi suis-je demeurée collée à elle toute la soirée ? Pourquoi plus personne n'existait à part elle ? Comment, à un si jeune âge, alors que je balbutiais à peine un quelconque charabia, ai-je senti que cette fille de 25 ans allait jouer un rôle capital dans ma vie ? Comment aurais-je pu savoir que le samedi soir 28 septembre suivant, c'est elle qui allait venir nous garder, Félix et moi ? Quelles étaient les probabilités ? J'ai dû le ressentir dans mon ventre, comme le petit animal que j'étais. Mon sixième sens a dû se dire : « Cette fille est importante, cette fille va jouer un rôle dans ma vie, je le sais. Faut que je me rapproche d'elle, il ne faut pas qu'elle m'abandonne... » Quelque chose du genre.

Ita

Et la crise du cap Pelé, c'était aussi une question d'instinct de survie ?

Marie

Cette fois, c'était plus douloureux, plus profond. Avec Loulou, il y avait une main tendue, une chaleur, une doudou rassurante ; mais à la plage, c'était la panique. Et le destin qui se rapprochait de mon « grand tournant »...

Ita

À qui le dis-tu ! Ce souvenir me donne des frissons.

La plage, magnifique, est à quelques kilomètres à l'écart de la plage municipale officielle. Elle est plus « sauvage », on n'y trouve aucun service ni sauveteur. À un certain moment, tu te mets à hurler à pleins poumons, à crier et à souffrir sans reprendre ton souffle. Les quelques vacanciers présents te regardent, nous regardent. Ils doivent penser que tu es malade ou en extrême douleur. Ton visage est tout rouge et tu es plus chaude qu'un homard dans l'eau bouillante. Il n'y a aucun moyen de te calmer. Ni les bras ni la voix rassurante de maman, de grand-maman, de moi-même. Rien ne fonctionne. Tu es dans une crise de rage incontrôlable.

Marie

Tu as finalement décidé de me ramener au petit Motel Alouette. Là, j'ai pu dormir.

Ita

Dormir ? Tu es tombée comme une enclume ! Tu étais au bout de tes forces : ta batterie, ton moteur, tout était complètement à plat. Mais dans l'auto, tu ne dormais pas encore. Je t'ai attachée dans ton siège de sécurité et tu as continué ta crise, repoussant presque vigoureusement ma main qui voulait te rassurer, te flatter, t'adoucir. Je précise « presque » parce que je voyais bien que tu n'allais plus durer trop longtemps, que tu approchais du bout de ton rouleau.

Et crois-moi, ma fille, tu avais de sacrés poumons.

Marie

C'était quand ? À peu près un mois avant mon envol ?

Ita

Cinq semaines et demie, exactement. Les plus belles photos que j'ai prises de Félix et toi ensemble, c'est lors de ce voyage. Vous êtes assis côte à côte sur un lit, dans ce qui nous sert de « salon ». Éclairage naturel, pas de flash. Ces photos sont encore bien en vue, dans notre maison. Je me vante, mais c'est évident : ces photos sont géniales !

Marie

Je t'entends raconter l'histoire et je me dis que c'est la peur instinctive de mourir qui m'a frappée, c'est sûr.

Mais pourquoi là ? Pourquoi à ce moment-là précis, à cet endroit, en pleines vacances ? C'est inexplicable. Mais c'était de toute évidence un cri d'alarme. Pas de doute là-dessus.

Ita

Penses-tu une seconde qu'on a entendu l'alarme cachée dans ces cris déchirants ?

Marie

Impossible.

Ita

Avoir su, on aurait fait quelque chose, tu sais bien. Tu ne faisais même pas de fièvre, même si tu dégoulinais de partout, après tant d'efforts. C'était à la fois triste et inquiétant. Félix avait un gros point d'interrogation dans le front, juste à côté de sa tache de naissance.

Marie

Elle a beaucoup rapetissé, cette tache au-dessus de l'œil droit, d'ailleurs...

Ita

C'est peut-être sa tête qui a pris un peu de volume, non ?

Marie

Je t'agace, p'pa...